



Séminaire du Centre Prospéro. Langage, image et connaissance
Septembre 2022 – septembre 2025
Argumentaire

Penser au présent, penser en contexte. Contextualisation, contemporanéité et historicité

Tout au long de son histoire, la philosophie occidentale s'est interrogée sur le point de vue et la position d'énonciation à partir desquels elle a construit ses savoirs. Il est manifeste que ce geste d'autoréflexivité est au fondement même de toute théorie de la connaissance. La littérature, et l'art de manière générale, en ont fait autant, renouvelant sans cesse, au sein même de leurs pratiques, les modalités singulières de mise en scène de leur propre énonciation, de ses conditions de possibilité et de celles de leur autonomie.

Aujourd'hui, tout particulièrement, la mise en examen du contexte d'énonciation permettant de produire un énoncé, de sa structure et de sa légitimation, est au cœur de bon nombre de réflexions et de travaux philosophiques, mais elle a également des répercussions dans des champs disciplinaires variés. De surcroît, opérer un retour réflexif sur sa position d'énonciation suppose également d'être à même de se situer en tant que sujet de l'histoire : s'interroger sur la contemporanéité de son point de vue, sur ce qui fonde cette contemporanéité et ce qu'elle entraîne comme conséquences, geste nécessaire pour mettre en perspective toute interprétation des productions discursives passées et présentes.

Au-delà de sa dimension épistémologique, ce questionnement ne peut manquer de susciter, dans le champ des savoirs, débats et controverses. Il suffit de songer à tous ceux que génère dans l'actualité la survivance de certaines œuvres du passé, celles qui heurtent nos sensibilités, notre terminologie, nos croyances et nos valeurs d'aujourd'hui : comment poser un geste herméneutique qui, sans oblitérer le propos ni se contenter de renvoyer l'œuvre aux erreurs de l'histoire, fasse droit à ce qui en elle peut nous être contemporain ? On songera également à ces actes d'autocensure que l'époque s'impose à elle-même, le plus souvent dans le silence et le sous-entendu, à ces strates idéologiques sur lesquelles, à notre insu, nous construisons ce que nous pouvons dire, voir ou savoir, et à partir desquelles nous oublions tout aussi bien les angles morts de notre pensée.

Autant d'interrogations que suscite cette situation, fondamentale, à laquelle nous ne pourrions jamais échapper : puisqu'il ne nous est pas davantage possible d'être partout que d'être nulle part, puisqu'il nous faut penser à partir d'un ici et d'un maintenant, il s'agit d'en prendre conscience et de tenter de rendre explicite ce que nous pouvons et ce que nous ne pouvons pas savoir ; assumer ce qu'implique penser à partir du présent et du contexte que nous nous forgeons. Pour nourrir ce questionnement et le séminaire au fil duquel il sera développé, trois pistes de réflexion (complémentaires et liées les unes aux autres) sont proposées, qui se veulent plus indicatives qu'exhaustives ou contraignantes – les références théoriques ou les orientations de pensée auxquelles il est fait allusion n'ayant elles aussi qu'une valeur de point de repère.

1. Épistémologie : contexte, discours et position d'énonciation

Dans la philosophie du langage, la notion de contexte occupe une place à la fois centrale et controversée. Dans le sillage de ce qu'on a appelé la « philosophie du langage ordinaire », le contexte apparaît en effet comme un élément déterminant pour saisir la façon dont les usages du langage dans toutes leurs diversités prennent sens dans des circonstances particulières. En

particulier, rompant avec l'approche considérant qu'un énoncé n'a de sens qu'à exprimer une proposition strictement analysable en termes de conditions de vérité, le « contextualisme » – plus ou moins radical – hérité d'Austin, entend abolir l'idée selon laquelle le sens de nos énoncés (et, le cas échéant, leur valeur de vérité) serait déterminé par la confrontation d'un contenu propositionnel univoque à un état de choses précisément déterminé, indépendamment de l'usage de ces énoncés. Ce courant vise à montrer à quel point la situation pragmatique d'énonciation détermine ce sens, et détermine en outre jusqu'aux normes et conventions mêmes qui encadrent nos actes de parole, de sorte que cette situation pragmatique joue un rôle décisif dans la valeur que prennent ces derniers, notamment leur signification. L'analyse contextualiste opère de ce fait un écart entre ce qui est dit et ce dont on parle, renvoyant l'opération de détermination au contexte et aux usages plutôt qu'à des « représentations », dont le rôle est minoré, sinon écarté. Dans le prolongement de cette critique du représentationalisme, l'approche contextualiste a également des conséquences importantes pour la philosophie de l'esprit et les approches de la pensée, de la subjectivité et de l'action.

Sur la lancée de ce tournant pragmatique, la notion de « contexte » a connu un succès grandissant dans les sciences humaines, accueillant des acceptions variées selon les disciplines et les orientations dans lesquelles elle se voyait mobilisée. Dans le champ des études littéraires, par exemple, depuis plusieurs décennies déjà la théorie s'est extraite de l'ornière où l'avaient fait tomber les approches purement internes du texte, qui, sous prétexte de répondre à l'externalisme d'une histoire littéraire positiviste, en étaient arrivées à décontextualiser radicalement le texte. On a donc vu apparaître des approches plus dialectiques, lesquelles, faisant droit à la nécessité de prendre en considération le contexte d'énonciation pour interpréter le texte, ont montré à quel point ce contexte ne constitue nullement un donné tout fait, un « déjà-là », mais doit être constamment renégocié entre l'auteur et le lecteur, avec le texte pour tiers-médiateur. Ainsi, le « contexte d'énonciation » a pris appui sur la notion de « discours », importée des sciences du langage vers la philosophie (Foucault notamment) et les sciences humaines en général (l'analyse du discours) : le discours en est venu à désigner non seulement un ensemble d'énoncés, mais également à inclure le système d'énonciation dans sa globalité, système qui à la fois permet la production de ces énoncés et s'en trouve produit en retour par ceux-ci.

Cette attention accrue à la position d'énonciation, qu'elle se traduise dans des concepts comme ceux de « contexte », de « discours » ou dans d'autres termes encore, a donné lieu à toute une série de réflexions épistémologiques sur la nécessité de préciser et d'analyser le lieu d'où l'on parle et le regard adopté dans la construction de tout savoir scientifique. Qu'il s'agisse de l'androcentrisme ou du « *male gaze* » dans le champ des études de genre et de leurs retombées, du décentrement des discours eurocentristes dans le champ des études postcoloniales et décoloniales ou de l'attention au point de vue des minorités dans celui des « *cultural studies* », dans tous ces cas de figure ce sont les dimensions axiologiques et idéologiques plus ou moins implicites que l'on cherche à mettre en lumière au départ de ces questionnements sur les modes de production de la science. À l'encontre d'une prétendue « neutralité du savoir », sorte de fantasme panoptique de la connaissance, tous ces courants partagent en effet une préoccupation commune : non plus tant « que puis-je connaître ? », comme se le demandait Kant, mais « comment peut-on penser aujourd'hui ? », dans un aujourd'hui situé, localisé dans l'espace et le temps, ayant pour tâche première de réfléchir (à) cette localisation même.

Dans le cadre de ce séminaire, ce sont quelques-uns des tenants et aboutissants de cette vaste question que l'on se proposera d'explorer, à l'aide de différentes disciplines et traditions de pensée.

2. Historicité : anachronisme et « euchronie »

Penser au présent suppose également de prendre en considération l'historicité de son point de vue : le situer dans une histoire au long cours, mais aussi dans un moment du temps particulier, une contemporanéité dont nul ne peut s'abstraire et qui en même temps, comme tout « contexte », n'est pas un donné préconstruit. Ce mouvement réflexif est consubstantiel à toute pratique herméneutique bien pesée : comment pourrions-nous comprendre, donner voix et donner sens à une œuvre du passé – qu'elle soit littéraire, artistique, scientifique –, fût-ce un passé tout récent, si ce n'est à partir d'un point de vue actuel, en arrachant, pour une part du moins, l'œuvre à son époque de production ?

Rancière, entre autres philosophes, pense l'anachronisme – et même plutôt ce qu'il appelle « l'euchronie » – comme la condition de possibilité même de l'histoire – l'histoire en tant que telle et la science que pratique l'historien. Dans une certaine mesure, l'anachronisme est en effet le corollaire inséparable de l'acte de lecture et du geste interprétatif : Borges, en imaginant ce *Quichotte* entièrement réécrit par Pierre Ménard au XX^e siècle, nous le rappelait sous forme de clin d'œil. L'anachronisme, en son sens le plus fondamental, consiste d'abord et avant tout à créer de la synchronie – ou de « l'euchronie », comme dirait Didi-Huberman – là où il n'y a qu'asynchronie, à créer des convergences entre des temps, et donc des discours qui se manifestent d'abord dans leur différence : en d'autres termes, il s'agit de ramener l'inconnu au connu, ramener au compréhensible l'incompréhensible d'une œuvre qui en son temps même, au moment de sa production, s'est souvent déjà avérée totalement intempestive – anachronique. Mais si l'anachronisme constitue en ce sens un geste essentiel pour l'herméneutique, il se tient toutefois sur une ligne de crête, d'où il peut à tout moment basculer vers un excès : celui qui consiste à oblitérer la part d'étrangeté, la distance ou la différence incompressible qui nous sépare du discours (texte, œuvre ou autre) face auquel nous nous tenons. Aussi n'y a-t-il qu'un pas qui sépare l'anachronisme du révisionnisme : penser de la sorte l'historicité peut paradoxalement conduire à la négation même de l'histoire, à l'abolition de la profondeur de champ historique au profit d'un présent devenu la seule aune à partir de laquelle envisager le passé.

Penser, mais aussi évaluer, voire juger. Percevoir les productions passées à travers le filtre des enjeux de société actuels et des sensibilités d'aujourd'hui peut quelquefois conduire à des malentendus ou des impasses. On songe aux postures qui tendent à rejeter unanimement et avec excès certaines œuvres du passé et qui, de ce fait, font sans doute disparaître plus d'interrogations qu'elles n'en font apparaître, contribuant à stériliser un présent qui se conçoit et s'instaure dès lors en juge tout-puissant et bien-pensant, garant de toute éternité des normes et des valeurs – sans même songer qu'il risque à chaque instant d'être détrôné par son devenir. Nous reste alors la tâche de nous confronter à cette question, parmi celles que ce séminaire aura à cœur de travailler : comment penser une contemporanéité qui, tout en ne renonçant pas à affirmer les traits et les enjeux propres à son époque, ne se conçoive pas comme exclusive de toute pensée qui dénote ou dérange, de tout accident ou aspérité de sa propre histoire ?

3. Politique : qu'est-ce qu'être contemporain ?

Les pistes de réflexion auxquelles aboutissent les deux axes de travail précédents montrent à suffisance que les enjeux sous-jacents aux questions épistémologiques, herméneutiques ou de philosophie de l'histoire sont de part en part politiques. Loin d'être déconnectées des débats de société, ces questions irriguent directement ceux-ci et vont même jusqu'à nourrir certaines positions engagées, voire militantes. En effet, les objets de recherche que l'on se donne, ou plutôt que l'on se construit, les problématiques et les méthodes – ce que Thomas Kuhn aurait appelé le « paradigme » –, et qui sont situés dans un *hic et nunc*, délimitent les frontières du pensable. Car ce que l'on peut voir et ce que l'on peut dire, selon Foucault, détermine ce que l'on peut savoir, tout aussi bien que ce que l'on peut voir (ou ne pas voir) et

dire (ou ne pas dire) implique des rapports de force. Ainsi le savoir que chaque époque est en mesure de produire (ou n'est pas en mesure de produire) se trouve inextricablement lié à des enjeux de pouvoir et est susceptible de générer de la violence, symbolique du moins : il peut exclure certaines pratiques de pensée ou certaines personnes, ou se trouver soumis à des actes de censure, explicites ou plus implicites – n'est-il pas bon, par exemple, de garder toute notre vigilance critique à l'égard de l'emprise dans le champ discursif de ce que l'on appelle le « politiquement correct » ?

Dès lors, puisque les connaissances, les œuvres, les pratiques et les personnes qui composent notre histoire, tout autant que celles qui nous sont coprésentes, ne nous sont pas d'emblée contemporaines, puisqu'elles sont seulement appelées à le devenir, il nous incombe d'imaginer et de bâtir cette contemporanéité – la nôtre. Il en irait ainsi de la contemporanéité comme de toute communauté : une communauté partagée a à s'inventer, se construire, et, ce faisant, inévitablement elle trace des frontières, un dedans et un dehors, inévitablement elle produit des inclus et des exclus. À nous de penser nos marges, nos limites et nos phénomènes d'exclusion.

Il s'agira donc, en suivant ce troisième axe de travail, de déplier les effets politiques et éthiques du questionnement sur ce que signifie, aujourd'hui, penser en contemporain et en contexte, penser ici et maintenant.